42580
42607/p

DU TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE DU CHOLERA,

AVEC

NOTES ET APPENDICE.

PAR

F. F. QUIN, M. D.,

MÉDECIN ORDINAIRE DE SA MAJESTÉ LÉOPOLD, ROI DES BELGES,
MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE LONDRES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE D'ÉDIMBOURG, DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, ET DE L'INSTITUT ROYAL DE NAPLES, ET DE LA SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE DE LÉIPSICK, etc.

Duo sunt præcipui medicinæ cardines, ratio et observatio, observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia.
BAGLIVI.

Experientia plus ponderis habet quam quævis probabilis mentis ratio.
BURSERIUS, de Kanilfeld.

PARIS.
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 13 BIS;
A LONDRES,
MÊME MAISON, 219, REGENT STREET.
1832.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

A

Samuel Hahnemann,

Témoignage de reconnaissance et de vénération.

Fréderic Foster Quin.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30383286

PRÉFACE.

L'opuscule que je livre ici au public était destiné à être lu devant l'Académie royale de médecine. Les discussions importantes qui ont rempli ses séances depuis le commencement de l'épidémie, m'ont empêché de profiter de l'autorisation que Monsieur le Président m'avait donnée avec tant de bienveillance.

Peut-être les faits et les résultats positifs qu'il présente, donneront-ils aux personnes qui ne connaissent que superficiellement, ou seulement de nom, *la méthode homœopathique*, le désir de l'étudier plus à fond; peut-être encore les indications qu'il renferme, seront-elles d'un utile secours aux médecins qui la pratiquent déjà.

Dans tous les cas, j'aurai rempli un des premiers devoirs de l'homme; faire connaître et propager

ce qu'il croit être la vérité : heureux s'il en résulte quelque soulagement aux maux de l'humanité!

Je le publie donc en regrettant que l'état de ma santé ne m'ait pas permis de le faire paraître plus tôt.

DU

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE (1)

DU CHOLÉRA.

Le Choléra-Morbus, après avoir ravagé le nord et l'est de l'Europe, vient de pénétrer en Angleterre et en France. Il a été et est encore l'objet des investigations des médecins : néanmoins on est forcé de reconnaître que le traitement de cette maladie est loin de répondre encore aux besoins de l'humanité et aux vœux des hommes de l'art.

L'étude de ses causes, de son essence, et sur-tout de la manière dont elle se propage, n'est pas plus avancée. Loin de moi la prétention d'aborder ces grandes et mystérieuses questions. Quant à sa trans-

(1) Hahnemann divise la pratique de la médecine en trois méthodes : antipathique, homœopathique, allopathique.

1° *La méthode antipathique* (εναντιον παθος), est celle qui se sert des médicaments qui produisent des effets opposés aux symptômes de la maladie.

2° *La méthode homœopathique* (ομοῖον παθος), est celle qui se sert des remèdes qui excitent des effets semblables aux symptômes de la maladie.

3° *La méthode allopathique* (αλλον παθος), est celle qui emploie des médicaments qui produisent des effets étrangers aux symptômes de la maladie, c'est-à-dire, ni semblables ni opposés.

En Allemagne, on distingue les médecins, en ALLOPATHES ou HOMOEOPATHES, selon qu'ils traitent d'après la méthode ordinaire, ou celle de Hahnemann.

missibilité, mes opinions ont varié. Avant mon arrivée en Allemagne, je les avais puisées dans les ouvrages des médecins anglais qui ont observé cette maladie dans l'Inde; alors j'étais non contagioniste. Les faits dont j'ai été le témoin ont modifié ma manière de voir à ce sujet. J'ai reconnu que la maladie se propage souvent par contagion, mais sous l'influence de conditions presque toujours inconnues, et qu'elle n'est pas le seul moyen de transmission (1).

Je n'ai qu'une seule certitude, c'est celle de la supériorité d'un traitement sur tous ceux indiqués jusqu'à ce jour. Oserai-je ajouter que les efforts les plus malheureux, sont précisément ceux de ces hommes auxquels leur génie a mérité la plus grande réputation et la plus haute influence : cela tient sans doute à des idées, à une théorie préconçue sur les causes et le siége du choléra asiatique. Chacun emploie trop souvent une médication unique dans des circonstances qui ont peu d'analogie, n'attachant une assez grande importance ni à l'idiopathie des individus, ni aux groupes des symptômes, bien différents entre eux, quoique caractérisant une même maladie. C'est là peut-être une des causes qui font le plus de victimes.

Qu'il soit permis à un médecin étranger de

---

(1) *V.* Appendice, page 49.

parler des bienfaits de la doctrine de Hahnemann, encore trop peu connue.

A l'époque où l'épidémie se montre avec le plus de violence, la plupart des individus qui en sont atteints succombent, et la diminution d'intensité du mal amène seule une proportion plus grande dans le nombre des guérisons. Les moyens thérapeutiques, employés dans ce dernier période, acquièrent une grande réputation d'efficacité ; et cependant, lorsqu'on en fait usage dans les localités où la maladie éclate, ils sont loin de répondre aux espérances du praticien. C'est ainsi que les observations de ceux qui nous ont devancés dans le traitement du choléra, nous servent peu quand nous approchons du lit des malades.

En faut-il une preuve? que l'on compare les tables publiées sur la mortalité : toutes nous montrent que le fléau, parvenu à son terme, avait moissonné la moitié des malades.

Un tel résultat ne doit-il pas porter le médecin consciencieux à chercher s'il n'existerait pas d'autres moyens que ceux fournis par la médecine ordinaire, pour combattre un mal si meurtrier. Or, je n'hésite pas à croire à leur existence et qu'ils se trouvent dans la méthode fondée par le célèbre Hahnemann, et pratiquée en Allemagne sous le nom d'homœopathie. Je puise cette conviction dans les succès ainsi obtenus, bien plus heureux que ceux que l'on peut attribuer à tout

autre système, ainsi que j'essaierai de le démontrer bientôt.

Une expérience de plusieurs années m'avait convaincu de l'efficacité des doses infinitésimales administrées selon la loi de *similia similibus*, c'est-à-dire, des médicaments choisis d'après l'analogie de leurs effets avec les symptômes qui caractérisent les diverses maladies : cependant je n'avais d'abord pas osé espérer que les doses minimes pourraient maîtriser un mal si brusque dans son attaque, si rapide dans son cours, si fatal dans sa teminaison. L'expérience a éclairci mes doutes.

Dans une science hérissée d'hypothèses, il faut respecter les succès, même d'un moyen dont l'action est inconnue, attendre et voir, car les faits dominent les raisonnements. Quand le résultat absout les moyens, qu'importe le *modus operandi;* la guérison ne suffit-elle pas au malade? N'est-elle pas une réponse péremptoire aux subtilités scolastiques? Ne devons-nous pas lui sacrifier des idées, des préjugés qui souvent n'ont que le droit de préséance? Le véritable but de la médecine est de guérir.

Ainsi que la plupart des maladies, le choléra a un caractère d'individualité très marqué. Peu d'affections se manifestent sous des formes aussi variées et demandent plus de moyens différent pour les combattre.

Espérer le guérir par un traitement unique,

invariable, sans se mettre en peine de le modifier d'après les nombreuses anomalies qu'il présente, c'est se préparer de cruels désappointements.

L'invasion du choléra, à Paris, a rendu les hommes de l'art familiers avec ses symptômes et leur succession. Les quatre périodes ont été si bien décrites dans les ouvrages publiés jusqu'à ce jour, que je crois inutile de les retracer ici. L'opinion est une sur la différence des prodromes de cette affection et de son état confirmé ; il est impossible de confondre la période de collapsus ou d'asphixie avec celle de réaction, alors que les signes propres du choléra sont remplacés par des affections nouvelles et également meurtrières.

Ces périodes se succèdent, parfois, d'une manière bien tranchée, mais plus souvent encore le mal précipite son cours avec une effrayante rapidité, et la mort survient presque instantanément, sans avoir permis au médecin de reconnaître les diverses phases de la maladie. Les malades traités homœopathiquement passent rarement de la première période à la seconde et presque toujours ils échappent à la troisième. La quatrième, celle de réaction ou des maladies inflammatoires ou des fièvres nerveuses, n'apparaît aussi que fort rarement.

L'observateur attentif reconnaîtra que le choléra peut offrir six variétés distinctes, qu'il

est important d'apprécier pour bien comprendre, selon moi, l'application des moyens homœopathiques.

Ire Variété. *Cholera acuta*. Sa marche est rapide ; on peut le diviser en *levior* et *gravior*, selon la plus ou moins grande violence des symptômes, et la rapidité avec laquelle ils se succèdent.

Pesanteur de toute la tête, étourdissements; oppression à la poitrine; engourdissement des muscles, des extrémités; bruits, mouvements dans les intestins; chaleur du corps; pouls accéléré, puis affaibli; vertiges, nausées, efforts pour vomir, vomissements; diarrhée, la matièreévacuée est d'abord bilieuse, puis aqueuse; suppression d'urine; langue refroidie; voix altérée; figure jaunâtre; cercle livide autour des yeux; prostration; spasmes, d'abord dans les pieds et les mains, puis ils gagnent les extrémités supérieures et inférieures qui deviennent bleu foncé et froides comme le marbre; les yeux sont ternes, renfoncés dans l'orbite, le cercle qui les entoure grandit et devient plus plombé; les battements du cœur et des grosses artères à peine sensibles; les évacuations sont séro-muqueuses, et comme parsemées de flocons de savon; collapsus général; les vomissements, la diarrhée, les crampes, les spasmes disparaissent; la langue est froide; le corps couvert d'une sueur glaciale; la peau prend une

teinte violacée; le pouls, le cœur ne se sentent plus ; coma ; respiration laborieuse ; face hippocratique ; la mort.

IIe Variété. *Cholera dysenterica.* C'est la forme la plus fréquente.

Au début, diarrhée simple, ordinairement précédée de mal de tête; sensations de douleur et de raideur dans les muscles du col et des bras; lassitude dans les jambes ; borborygmes ; langue humide, peu chargée, quelquefois pâteuse ; les évacuations, d'abord composées de matières fécales, deviennent bientôt jaunâtres, verdâtres, quelquefois rouges, aqueuses ; plus tard, elles ont l'aspect d'eau d'orge ou de petit-lait parsemé de flocons de savon ; chaque selle est précédée de grands bruits et de mouvements dans les intestins ; cercle livide autour des yeux ; adynamie ; nausées ; quelquefois dans l'état avancé, vomissements et spasmes ; diminution de sécrétion de l'appareil urinaire. Cette forme de choléra est facile à traiter, si la maladie est prise à temps et si le médecin sait la reconnaître ; mais trop souvent le malade fait peu d'attention à son état ; le médecin croit avoir affaire à une diarrhée ordinaire, et n'administre pas les remèdes convenables. Alors le mal passe promptement du premier degré au second et au troisième ; les forces

du sujet sont si épuisées qu'il n'y a presque point de réaction à espérer. La guérison devient difficile, la mort arrive très fréquemment et en peu d'heures.

IIIᵉ Variété. *Cholera vomitoria.* Ce qui caractérise cette forme est un vomissement continuel; il est accompagné de plusieurs des symptômes déjà décrits. Point de diarrhée, ou simplement au début une ou deux évacuations qui n'attirent pas l'attention du malade, la sécrétion de l'urine a diminué. Cette variété est moins fréquente et n'est pas la plus dangereuse.

IVᵉ Variété. *Cholera spasmodica.* Le vomissement et la diarrhée sont en général peu fréquents. Les principaux symptômes sont les contractions et les crampes dans les doigts des pieds et des mains; puis des mouvements convulsifs dans les muscles des avant-bras et des jambes; bientôt les spasmes gagnent les extrémités supérieures, les muscles de la poitrine et du col, au point de ressembler au trismus et au tétanos.

Vᵉ Variété. *Cholera asphixia vel sicca.* La promptitude de l'attaque, la prostration subite des forces des malades, rendent cette forme la plus dangereuse de toutes : presque toujours absence de vomissements et de diarrhée, et par-

fois des crampes; suppression totale d'urine; langue quelquefois bleue et même noirâtre; les joues et tout le corps ont le froid du marbre; anéantissement total de vitalité; le cœur a cessé de battre, les yeux sont contournés ou fixés vers le ciel; une sueur glaciale visqueuse couvre tout le corps; la face et les extrémités sont d'un bleu violacé; plus près du tronc, qui est lui-même d'une couleur terreuse, elles sont marbrées de taches d'un bleu livide; la voix, presque éteinte, a un timbre particulier, qui lui a mérité l'épithète de cholérique (*vox cholerica*). Souvent le malade a conservé l'usage de ses facultés et de son intelligence; souvent aussi il est dans le coma qui précède la mort; elle le frappe quelquefois aussi rapidement que dans l'apoplexie, et, à moins de la plus grande promptitude dans l'emploi des remèdes, elle a lieu en quatre ou six heures.

VIe Variété. *Cholera inflammatoria.* Elle est moins fréquente que les autres, mais assez cependant pour attirer l'attention du médecin. Le caractère général des variétés que je viens de décrire est l'abattement et une diminution notable dans les forces. Celle-ci, au contraire, présente une surexcitation de vitalité : pouls accéléré et plein; grande chaleur de tout le corps; yeux injectés de rouge; mal de tête, vertiges,

étourdissements ; langue sèche, chaude ; nausées, vomissements continuels ; moins de diarrhée ; les matières rendues par l'estomac et le rectum sont blanches, et présentent des flocons de mucosité ; spasmes violents, locaux et généraux ; le sujet meurt de congestion dansquelque organe, ou passe subitement dans la troisième période et succombe.

Ces diverses nuances sont quelquefois bien tranchées ; cependant, pour les reconnaître, il faut que le médecin ait pu observer les malades dès l'invasion du mal ; car, pendant son cours, ces différentes formes se confondent avec facilité, et finissent toutes par prendre les caractères de la troisième période. Trop souvent les médecins, sur-tout ceux attachés aux hôpitaux, ne peuvent voir et arrêter le premier degré de la maladie, et trouvent les malades déjà arrivés à cet état où tous les symptômes caractéristiques se sont confondus, et ne laissent plus attendre que la mort.

Pendant mon séjour en Allemagne, à l'époque de l'épidémie, j'ai souvent vu des personnes attaquées du choléra depuis plusieurs heures, ou depuis quelques minutes, ou même frappées sous mes yeux, et c'est plutôt dans ces circonstances que dans les hôpitaux, que j'ai pu observer et vérifier les différentes nuances de choléra que je viens d'exposer.

Le traitement homœopathique proprement dit, tel qu'il a été indiqué par le célèbre Hahnemann,

doit être précédé de l'administration d'un moyen de la plus haute importance, signalé par cet homme de génie, et dont les heureux effets ont justifié l'emploi. C'est l'alcool camphré (esprit de camphre) donné à petites doses souvent répétées (1). Sous quelque forme que se présente le choléra, ce médicament peut être employé avec certitude de succès dans la première heure, avec probabilité dans les heures suivantes ; il a même réussi, en Hongrie, dans la dernière extrémité. Il est surtout efficace toutes les fois qu'il y a raideur des muscles. Les proportions dont je me suis servi sont, ʒj de camphre dissous dans ʒvj d'esprit-de-vin, deux gouttes de cinq en cinq minutes, dans une cuillerée d'eau sucrée froide (2) ; si le mal est pris à temps, dix ou douze doses sont ordinairement suffisantes pour en arrêter les progrès. J'ai souvent remarqué une amélioration sensible dès la troisième ; elles déterminent une sueur, d'abord locale, ensuite générale. Les vomissements et la diarrhée diminuent, les pulsations

(1) Voy. appendice page 52.

(2) Les proportions de camphre indiquées par Hahnemann, sont : une partie de camphre dans douze d'alcool. Voici comment j'ai été conduit à en employer d'autres : Au moment où je fus frappé du choléra, je n'avais à ma portée que l'esprit de camphre concentré (1 p. dans 6) : jugeant que les moments étaient précieux, je m'administrai ce médicament ; le résultat fut assez heureux pour m'encourager à le continuer aux malades que j'ai eu à traiter.

du cœur et du pouls deviennent naturelles, la chaleur revient, l'expression d'angoisse disparaît, les crampes sont moins fréquentes et moins violentes. A mesure que les symptômes cèdent, on donne les doses à des intervalles plus éloignés; on arrive à ne les administrer que toutes les deux heures, puis deux et même une fois par jour. Comme le médecin arrive rarement au début de la maladie, on ne saurait trop recommander à chacun de se pourvoir d'un flacon d'esprit de camphre ; tout le monde, le malade lui-même peut se l'administrer (1); et s'il est donné dès le principe, je ne crains pas d'affirmer que, dans la grande majorité des cas, le médecin, s'il est encore nécessaire, aura peu de chose à faire pour compléter la guérison. Il pourrait arriver que l'estomac ne gardât point le médicament : on fait alors précéder et suivre la dose par un petit morceau de glace de la grosseur d'une noisette ; si elle était rejetée, il faudrait réitérer de suite, sans attendre que les cinq minutes fussent écoulées : on donne pour boisson l'eau glacée, *en petite quantité, souvent répétée*, et de temps en temps un petit morceau de glace dans la bouche.

---

(1) Le médecin homœopathe ne doit pas être responsable de l'administration du camphre à des doses qu'il n'avoue pas, telles, par exemple, qu'on les donne dans la médecine allopathique.

Lorsque la maladie a fait de tels progrès, que le médecin ne peut plus espérer de retirer aucun bon effet de l'alcool camphré, on doit alors recourir aux autres remèdes selon les doses de la doctrine de Hahnemann.

Les médicaments homœopathiques dont l'emploi doit exclure désormais celui du camphre qui en neutraliserait les effets (1), sont : le *Veratrum album*, *Cuprum metallicum*, *Cuprum aceticum*, *Arsenicum album*, *Acidum phosphoricum*, *Phosphorus*, *Ipecacuanha*, *Chamomilla vulgaris*, *Nux vomica*, *Cicuta virosa*, *Carbo vegetabilis*, *Acidum hydrocyanicum*, *Prunus lauro-cerasus*, *Mercurius solubilis*.

Les médicaments employés dans les maladies qui sont la suite du choléra ou qu'on a désignées comme sa quatrième période, sont : *Aconitum napellus*, *Belladonna*, *Bryonia alba*, *Rhus toxicodendron*, *Nux vomica*, *Spiritus vini sulphuratus*, *Cantharides*, *Acidum phosphoricum*, *Cinchona* (2).

Cholera acuta. Si, à l'arrivée du médecin, le malade présente les symptômes qui caractérisent

(1) J'ai failli perdre plus d'un malade par l'oubli de cette règle importante.

(2) Les formules de ces médicaments sont indiquées dans le Dispensatorium *Homœopathicum*. Lipsiæ sumptibus Baumgaertneri MDCCCXXIX, et se trouvent à la suite de l'*Organon de l'art de guérir*, de Hahnemmann traduit par A. J.-L. Jourdan, D. M. Paris, 1832

la première variété du cholera acuta, il faut avoir recours au *Veratrum album*, 12e atténuation, 1, 2 ou 3 globules, selon la gravité du cas; on les met dans un peu de sucre de lait et on les place sur la langue du malade; on les fait suivre d'un peu d'eau glacée. Si, après une demi-heure, une heure ou une heure et demie au plus, le mieux n'est pas sensible, il faut répéter la dose de la même manière et après le même espace de temps; une troisième fois encore si la maladie est stationnaire.

A-t-on à traiter un sujet fort et vigoureux, on administre ces tr oisdoses à la 12e atténuation; dans le cas contraire, on se borne pour la seconde et la troisième dose à la 30e atténuation; mais, dès qu'après l'administration d'une dose, on aperçoit la moindre amélioration et aussi long-temps qu'elle est progressive, il faut s'arrêter; c'est une règle générale dans tout traitement homœopathique, car il ne faut jamais entraver la nature dans sa marche vers la guérison. Lorsque l'amélioration est interrompue, on doit avoir recours de nouveau au même médicament qui l'a produite, ou à un autre, selon la modification apportée dans l'état du malade par son emploi.

Quand, dans cette forme ou celles qui suivent, aux symptômes de vomissement, diarrhée, crampes et enfin tous ceux qui caractérisent chacune

d'elles, il se joint une sensation de brûlure vive à l'épigastre, dans les intestins, au gosier, constriction douloureuse de la poitrine, soif ardente, grande prostration, quelquefois des évacuations brûlantes, accompagnées de violentes coliques, épuisement extraordinaire des forces, peur insupportable de la mort, continuelle agitation dans le lit, il faut donner l'*Arsenicum album*, 30e atténuation, et le répéter s'il est nécessaire, selon le mode décrit. On peut donner la *Cicuta virosa* 30e atténuation, lorsqu'il y a crampes violentes des muscles de la poitrine, des vomissements continuels, peu de diarrhée et les yeux tournés vers le ciel.

Cholera dysenterica. Si le camphre n'a pas déjà rempli le but qu'on veut atteindre, il y a deux remèdes qui ne manquent presque jamais d'arrêter le cours de la maladie; ce sont le *Phosphorus*, 30e atténuation, deux globules, et l'*Acidum phosphoricum*, 3e atténuation, deux globules; ce dernier a été recommandé par le docteur Weith : je les ai employés tous les deux avec un égal succès. Une dose ordinairement suffit pour arrêter la diarrhée et les autres symptômes. J'ai rarement eu besoin de récidiver, et quand je l'ai fait, ce n'a été qu'au bout de vingt-quatre heures. Cependant l'*Acidum phosphoricum* est plus indiqué quand il y a empâtement de la langue par une

matière gluante à laquelle le doigt s'attache. Quelques médecins homœopathes ont recommandé l'emploi du *Mercurius solubilis* et la *Chamomilla vulgaris*. Je ne me suis servi que de la dernière, et avec un succès passager. Dans les cas où les coliques sont opiniâtres, il faut avoir recours aux lavements d'eau glacée.

Cholera vomitoria. Le remède est l'*Ipécacuanha*, 3e atténuation, deux globules ; on peut le répéter de la même manière que le *Veratrum*, et aux mêmes intervalles. Si, par l'effet de l'*Ipecacuanha*, les vomissements cessent, mais que les autres symptômes subsistent, et qu'il y ait un grand poids à l'estomac, douleurs des intestins et de la tête, alors on a recours à la *Nux vomica*, 30e atténuation, deux globules; si le mal persiste encore, ou même empire, on administre le *Veratrum* ou d'autres médicaments, selon les indications.

Quelques médecins homœopathes se sont servis de la *Chamomilla*, 12e atténuation, deux globules, pour le traitement de cette variété, et de la seconde chez les personnes adultes, dont la maladie paraissait devoir son développement à des peines morales; on y a eu recours aussi pour les enfants.

Cholera spasmodica. Spasmes violents, contractions caractéristiques des doigts des pieds et des

mains, douleur au creux de l'estomac ; cette région est le siége d'une pesanteur douloureuse que le toucher augmente; vomissement toujours précédé de constriction à la poitrine. On donne le *Cuprum metallicum*, 30e atténuation, deux globules; et il faut le répéter plusieurs fois, s'il est nécessaire, si l'effet salutaire ne se manifeste pas après une demi-heure ou une heure. Quelques médecins ont donné avec succès le *Cuprum aceticum*, 30e atténuation, deux globules. Dans les cas où le tétanos et le trismus se déclarent, on doit revenir à l'esprit de camphre; et si l'on ne peut ouvrir la bouche du malade, il faut lui en frotter les gencives; s'il ne produisait pas tout le bien que, d'après nombre d'épreuves, on a droit d'en attendre, il faudrait ajouter le *Veratrum*, 30e atténuation, une goutte en teinture, à plusieurs reprises, ou d'autres médicaments, selon les différentes indications.

Cholera asphyxia ou *sicca*. Le premier remède, comme toujours, est le camphre : on le donne particulièrement ici pour réveiller le système nerveux; s'il est nécessaire, il faut le faire suivre par le *Veratrum album*, en répétant ce dernier comme il a été indiqué. Si le malade est dans l'état d'asphyxie complète, si les crampes, les vomissements ont tout-à-fait cessé, donnez le *Carbo vegetabilis*, 30e atténuation, deux globules, ou

acide hydrocianique, 3ᵉ atténuation, deux globules, ou l'un après l'autre, laissant entre eux une heure ou deux d'intervalle, si le premier donné n'avait pas rempli votre attente. On reconnaît leur effet aux pulsations qui deviennent sensibles, et quelquefois au retour des souffrances, crampes, vomissements, diarrhée, symptômes que l'on traite alors par le *Veratrum* ou le *Cuprum*, ou un autre médicament, selon l'indication, et toujours de la manière usitée.

Cholera inflammatoria. Dans cette variété, la surexcitation de l'organisme ne permet d'employer le camphre qu'au début et encore avec circonspection. Le *Veratrum*, l'*Ipecacuanha*, le *Cuprum*, sont indiqués; et aussitôt que les vomissements ont cédé, il faut avoir recours à l'*Aconitum*, et le répéter deux ou trois fois, si l'état phlogistique n'est pas calmé. On s'occupe ensuite de l'organe, qui est le siége d'une congestion ou d'un travail inflammatoire.

Quelques médecins ont employé le *Lauro-cerasus* dans les diverses variétés, quand les symptômes suivants prédominaient : Pouls petit et lent, étourdissement, surdité, convulsions des muscles de la face, sensation de tiraillement des cheveux.

Le *Bismuthum*, vu l'analogie de ses effets avec quelques symptômes du choléra, pourrait peut-

être devenir utile dans les cas où le *Cuprum* et le *Veratrum* n'auraient pas suffi.

Les moyens externes paraissent peu utiles aux médecins homœopathes. Je ne les ai tentés que dans deux cas : dans l'un je me suis servi de frictions de glace, suivies de frictions sèches avec la flanelle ; dans l'autre, j'ai fait frotter avec l'alcool camphré, et je ne crois pas en avoir retiré de bons effets. Je suis plus porté à penser que ces moyens nuisent (1). Cependant, comme il est difficile d'obtenir des malades ou des parents, qu'ils attendent l'action du remède, j'ai permis des frictions sèches de flanelle ou d'eau-de-vie, dans le but de les occuper, et les empêcher ainsi d'être tentés, par la violence des symptômes, d'avoir recours à d'autres moyens qui pourraient nuire au traitement homœopathique. On n'emploie ni la saignée, ni les boissons chaudes, ni l'application de chaleur externe, ni les vésicatoires, ni les sinapismes. Le malade doit être modérément couvert et couché entre des couvertures de laine. On lui administre, pour

(1) L'usage extérieur n'est permis que concurremment avec l'esprit de camphre administré à l'intérieur, et je répète que les frictions m'ont toujours paru être plus nuisibles qu'utiles. Hahnemann lui-même, dans une conversation que j'eus avec lui, m'a dit qu'il ne croyait plus à la nécessité de ces moyens externes ; qu'autrefois il en avait conseillé l'usage, ainsi que des lavements camphrés ; mais que de nouveaux faits, observés par des hommes dignes de la plus grande confiance, avaient modifié son opinion à cet égard.

calmer la soif, l'eau glacée et de temps en temps des morceaux de glace. S'il y a des coliques et des crampes dans les intestins, les lavements d'eau glacée procurent le plus grand soulagement. On peut cependant permettre l'application des briques chaudes aux pieds; et en cas de fortes douleurs à la vessie, le docteur Weith recommande de recouvrir cette partie avec des linges trempés dans l'esprit de camphre; mais l'emploi de *Cantharides*, ainsi que je le dis page 29, est, selon moi, un moyen plus efficace.

On est averti des bons effets du traitement homœopathique par les signes suivants : le pouls s'élève, la température de la peau s'approche de l'état normal, une sueur chaude paraît. Si, après la période d'action des médicaments, la soif, la diarrhée, les vomissements disparaissent, que la flexibilité des membres remplace leur état de raideur, on peut se livrer à des espérances fondées, qui se réalisent à l'apparition des urines. Elles sont quelquefois noirâtres au commencement, plus tard, elles deviennent claires; mais le meilleur signe est le dépôt d'un sédiment blanchâtre.

Quand les malades sont vieux et usés, les cas graves et opiniâtres, on peut administrer trois, cinq, et jusqu'à dix globules, ou même une goutte, de l'atténuation de chaque remède, et répéter la dose plusieurs fois, sans attendre que

l'effet en soit bien marqué. Si l'on est menacé d'une rechute, il faut la prévenir par une autre dose ; enfin, ne s'arrêter qu'au moment où l'amélioration est sensible et progressive. Il n'est pas de maladie où l'on puisse dire avec plus de raison que dans celle-ci : *principiis obsta*. Le succès dépend de la promptitude des secours. Cependant tous nos moyens echouent quelquefois devant une prédisposition qui, probablement, a pour cause des désordres organiques ; et quoique le praticien, grâce au chemin que lui a ouvert l'immortel fondateur de l'homœopathie, trouve le choléra une des maladies les plus faciles à guérir dans son principe, il sera obligé de convenir qu'il n'en est plus ainsi quand elle est arrivée à son plus haut degré d'intensité.

Si un médecin homœopathe est appelé auprès d'un malade déjà traité allopathiquement, ou si un praticien désire tenter comme dernière ressource la méthode homœopathique sur un cholérique désespéré, il faut commencer par cinq ou six gouttes d'esprit de camphre, et réitérer plusieurs fois cette dose pour ranimer le système abattu par la maladie, et neutraliser les remèdes donnés antérieurement ; puis ensuite on emploie les autres substances, le *Veratrum*, le *Cuprum*, etc., ainsi qu'il a été indiqué.

J'ai déjà dit qu'il était rare qu'après un traite-

ment homœopathique, le malade entrât dans la quatrième période, c'est-à-dire éprouvât les maladies qui sont les suites du choléra. Cependant, comme cela arrive quelquefois, je vais indiquer les moyens de guérison.

Comme nous l'avons remarqué, le caractère de cette quatrième période est l'inflammation ou la congestion au cerveau, à l'estomac, aux intestins, plus rarement aux poumons, quelquefois à la vessie. Parfois la fièvre typhoïde se manifeste. Dans tous les cas où l'inflammation générale est très développée, on a d'abord recours à l'*Aconitum napellus*, 24e atténuation, deux globules. On renouvelle la dose deux ou trois fois à des intervalles d'une demi-heure ou d'une heure; on la fait suivre par les médicaments désignés ci-dessous, selon les indications et les organes attaqués.

Si la congestion existe au cerveau, le premier remède à donner est la *Belladonna*.

Si les symptômes se manifestent aux poumons, à l'*Aconitum* on fait succéder la *Bryonia*; si au bout de quelques heures, la gêne ou la douleur des poumons ne diminue pas, on a recours au *Rhus toxicodendron*, sur-tout si l'on observe des symptômes de fièvre nerveuse.

Si c'est l'estomac ou les intestins qui souffrent, après l'*Aconitum* on donne la *Nux vomica*, et quelquefois la *Bryonia*.

Si c'est la vessie, *Cantharides*, 30ᵉ atténuation, deux globules. Aux symptômes propres de la cystite se joignent souvent : borborygmes, selles précédées de ténesmes, et quelquefois sanguinolentes, ardeur d'intestins, et par saccade une sensation de brûlure profonde à l'hypogastre.

Quand une fièvre nerveuse se développe, on emploie l'*Acidum phosphoricum*, le *Rhus toxicodendron*, la *Bryonia*.

Pour la faiblesse qui reste après le choléra ou après les suites du choléra, quand il n'y a aucun symptôme déterminé, le *Cinchona*.

Si le choléra ou ses suites guérissent, et qu'il reste néanmoins encore des symptômes, pour ainsi dire une queue de la maladie, on emploie le *Spiritus vini sulphuratus*.

Je n'ai indiqué qu'un médicament pour chaque cas principal qui se manifeste dans la quatrième période ; c'est celui qui ordinairement doit suivre l'emploi de l'*Aconitum*. Cependant, après celui-ci chacun des médicaments indiqués peut être encore employé comme auxiliaire, selon les symptômes que manifestent les individus ; il est rare qu'on soit obligé d'y avoir recours : cela ne m'est encore arrivé qu'une seule fois.

Le malade rétabli doit observer une diète sévère pendant au moins huit jours, et s'abstenir de tout ce qui peut exciter ou embarrasser les organes digestifs.

La méthode homœopathique emploie aussi des moyens prophylactiques. Le *Veratrum album* et le *Cuprum metallicum*, que l'on administre alternativement de sept en sept jours, et à jeun ; l'expérience a prouvé que ces substances avaient préservé nombre d'individus exposés au choléra. Cette observation ne doit pas étonner, si l'on songe que la vaccine, qui est en réalité un préservatif homœopathique, garantit pendant un grand nombre d'années ceux qui sont exposés à l'épidémie variolique. En faisant usage de ces deux médicaments, il faut s'abstenir de vin pur, de café, de thé fort et d'épices qui contrarieraient leur action.

On peut continuer son genre de vie habituel, en supprimant les crudités, les acides, le porc, l'oie et le canard. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il peut être utile de se vêtir un peu plus chaudement, d'éviter tout genre d'excès, de faire un exercice modéré, de ventiler les appartements, etc., etc. Ce sont là de ces précautions que le bon sens indique.

C'est à Tischnowitz, en Moravie, que j'ai eu la première fois l'occasion de traiter homœopathiquement des cholériques. Une maladie du docteur Gerstel de Prague, résultant de la fatigue, l'ayant forcé de s'aliter, et les deux chirurgiens étant atteints du choléra, j'ai eu à soigner leurs malades au nombre de treize, le premier jour, dont neuf ne me donnaient pas d'espérance de guérison,

jugeant d'après ce que j'avais observé dans les hôpitaux. Mais l'action des médicaments homœopathiques a surpassé mon attente, et je n'en ai perdu qu'un; une fille de vingt-trois ans. J'ai eu ensuite 24 malades dont 7, bien qu'ils eussent des diarrhées, ou des coliques, ou des vomissements, ne peuvent être comptés comme cholériques, parce qu'ils n'en avaient pas les symptômes caractéristiques; des 17 autres l'un était un chirurgien qui n'avait pas la moindre confiance dans l'homœopathie, et que je fus obligé de traiter par la méthode allopathique, cependant j'ai débuté par le camphre. Les 16 restant avaient le véritable choléra, quelques-uns au plus haut degré d'intensité. J'en ai perdu 2 dont une femme de cinquante-huit ans, auprès de laquelle je ne fus appelé que neuf heures après l'attaque. J'ai employé l'esprit de camphre, le *Veratrum,* le *Cuprum,* le *Carbo vegetabilis* sans le moindre succès. Elle est morte six heures après ma première visite; elle avait déjà été atteinte et ne s'était jamais bien rétablie. L'autre était âgée de quarante cinq ans, garde-malade, elle fut frappée à quatre heures, je ne l'ai vue qu'à neuf; elle était dans la seconde période. Le camphre parut lui faire du bien; mais ce ne fut que momentanément. J'ai eu recours au *Veratrum* que je répétai après une demi-heure. Il y eut un mieux sensible. Je l'ai quittée lui ordonnant

une troisième dose, si son état l'exigeait, et j'ai donné ordre qu'on m'appelât dans la nuit s'il y avait un changement défavorable. Elle eut en effet des retours de crampes ; on la frotta avec de l'esprit de camphre au lieu de venir me chercher (1).

Le lendemain matin, j'appris qu'elle avait expiré dans la nuit.

Les 29 cas que je viens d'indiquer sont suffisants, pour démontrer au médecin déjà convaincu de la force des médicaments administrés selon la loi *similia similibus*, toute l'efficacité des doses homœopathiques dans le traitement du cholera. Mais ce n'est pas assez, je le sens, pour satisfaire les hommes de l'art qui examinent cette question pour la première fois ; je crois qu'il ne sera pas inutile de mentionner à l'appui de ce Mémoire les succès, plus remarquables encore, obtenus sur différentes parties du continent, par d'autres médecins ; les uns, en employant les mêmes substances médicinales, les autres, par des médicaments à peu près semblables, mais toujours homœopathiques.

A Lemberg, le docteur *Schroeter* eut, au mois de mai 1831, 27 cholériques ; la majorité de ses malades étaient dans la première période, quelques-uns dans la seconde, un seul dans la

(1) Voyez page 19 note (1).

troisième; il perdit ce dernier, auquel il n'administra que le camphre intérieurement et extérieurement. Les autres furent guéris. Remèdes employés : *Ipécacuanha*, *Veratrum*, *Arsenicum*.

A Vienne, le chevalier docteur *Lichtenfels* eut 40 cholériques, 37 furent guéris; des 3 qui moururent, un, eut une rechute pour n'avoir pas observé une diète sévère et s'être exposé au froid; dans cette seconde attaque, le docteur Lichtenfels fut appelé trop tard. Remèdes mis en usage : *Ipécacuanha*, *Arsenicum*, *Cuprum*, *Veratrum*.

A Vienne encore, le docteur Vrecka eut 27 malades; il en guérit 24 : des 3 qui moururent, il y avait 2 femmes âgées de soixante-dix ans; le troisième avait négligé une diarrhée depuis plusieurs jours (cholera dysenterica.) Remèdes employés : *Cuprum*, *Veratrum*, *Phosphorus*.

M. Vrecka alla plus tard en Moravie, à Selowitz, près de Brünn, où il a traité 107 cholériques; 9 moururent; 98 furent guéris par l'*esprit de Camphre* et le *Veratrum*.

A Berlin, le conseiller docteur Shuller eut à traiter les cholériques dans les maisons Wersukeschen, au faubourg de la porte d'Hambourg; sur 31, 6 moururent; la convalescence des autres ne fut interrompue ni par des congestions, ni par des fièvres nerveuses. Le docteur Stuller fut aidé par le docteur Haynel, qui se rendit exprès de

la Saxe à Berlin. Presque dans tous les cas, ces deux médecins ont employé la *Nux Vomica* au début, puis l'*Arsenicum*, le *Veratrum*, le *Phosphorus* et le *Spiritus Vini sulphuratus*, selon les indications. Dans deux cas, M. Haynel a employé l'*esprit de Camphre*, mais sans succès : il l'a sans doute employé trop tard.

A Wishney Wolotschok, en Russie, le docteur Seider eut à traiter 209 cholériques. Sur 93 soignés par la méthode ordinaire, 69 moururent ; sur 109 traités homœopathiquement, il n'en a perdu que 23, dont 9 firent des excès, 4 prirent d'autres médicaments, selon leur caprice, 3 étaient âgés de 60 ans, et 7 étaient déjà à l'extrémité lorsqu'il fut appelé. Sur 49 malades dans la même ville, qui voulurent se traiter eux-mêmes, 33 succombèrent. Voici les résultats des différentes méthodes :

	Malad.	Guér.	Morts.
1° Par les moyens allopathiques.	93	24	69
2° Par les moyens homœopathiques.	109	86	23
3° Abandonnés à la nature ou aux fantaisies des malades.	49	16	33

Un autre médecin perdit dans la même ville 70 malades sur 106 qu'il traita par les moyens ordinaires.

Le docteur Seider a fait usage de l'*Ipecacuanha*, de l'*Arsenicum*, du *Veratrum*. S'il n'avait pas été si éloigné de l'Allemagne, il aurait connu l'emploi du camphre et du cuivre recommandé par Hahnemann : il est à présumer qu'alors la mortalité eût été beaucoup moindre parmi ses malades.

A Raab, en Hongrie, le docteur Bakody eut 223 malades, depuis le 28 juillet jusqu'au 8 septembre ; 154 eurent le véritable *cholera asiatica*, 69 avaient des maladies sporadiques.

Le docteur Bakody classe à part, très consciencieusement, les cas de vomissements, coliques et dysenteries, qui sont très fréquents pendant l'épidémie. Il ne compte avec raison comme cholériques, que les malades qui ont manifesté des symptômes non équivoques. Des 154 malades, 81 étaient dans la première période, lorsqu'il commença son traitement; 59 dans la seconde, et 14 dans la troisième (1). 148 furent guéris, 6 moururent. Dans les 69 maladies sporadiques, il obtint 67 guérisons. En résumé, sur 223, le docteur Bakody en perdit 8. Remèdes em-

---

(1) Bakodi divise le choléra en trois périodes : la première indique le choléra déclaré ou confirmé ; la seconde, le plus haut degré de son intensité, avec les crampes et les symptômes nerveux ; la troisième désigne l'état de collapsus ou d'asphyxie.

ployés : *Ipecacuanha*, *Veratrum album*, *Cuprum*, *Cicuta virosa*, *Lauro-cerasus*, *Cinchona*.

Le docteur Gerstel de Prague, venu en Moravie pour observer et traiter le choléra, eut à Mariehilf, Tischnowitz et Klosfordorf, 330 cas. Résultat : 298 guérisons ; 32 morts, parmi lesquels il eut un petit nombre seulement de maladies consécutives ; 5 avaient plus de soixante-dix ans, et un d'eux était ivrogne de profession. Remèdes employés : *Camphora*, *Ipecacuanha*, *Arsenicum*, *Veratrum album*, *Cuprum*, *Carbo vegetabilis*. Il n'a retiré aucun avantage du *Lauro-cerasus*.

M. Hannusch (1), chirurgien attaché à la personne de M. le Baron de Schell, à Tischnowitz, eut 84 malades ; il en guérit 78. Remèdes : *Camphora*, *Veratrum*, *Cuprum*, *Ipecacuanha*, *Phosphorus*.

M. Fischer, chirurgien dans une petite ville entre Brünn et Vienne, eut aussi de grands succès. Je n'ai pas souvenance du nombre exact de ses malades ; mais je sais que la proportion des guérisons était la même que dans les cas précités. C'est lui qui eut le rare bonheur de sauver quatre malades

(1) Ce jeune homme, qui n'avait aucune confiance dans le traitement homœopathique, m'a servi d'interprète pour la langue *slave* auprès de mes malades. Les résultats qu'il vit obtenir par cette méthode portèrent chez lui la conviction et la lui firent employer après mon départ.

dans la période d'asphyxie, en administrant le *Carbo vegetabilis,* médicament qu'il eut le premier l'idée d'employer en conséquence des principes de l'homœopathie.

Dans un pays où deux systèmes se trouvent en présence, on pourrait soupçonner l'esprit de parti de se faire illusion, d'attribuer à l'homœopathie des succès qui ne lui seraient pas dus. Mais voici un témoignage qui, par son caractère vénérable et ses motifs philanthropiques, doit être d'un grand poids auprès des hommes sans préjugés. C'est celui du père Weith (1), prédicateur de la cour et de la cathédrale Saint-Étienne de Vienne. Ce digne ecclésiastique, appelé au lit des malades à leur dernière heure, était affligé de voir succomber tant de malheureux; convaincu depuis quelque temps de la vérité de la doctrine homœopathique, et secondé par son frère, professeur à l'Académie, il soigna tous les malades voisins de la cathédrale. Tel fut le succès de leur pratique, qu'ils ne perdirent que 3 malades sur 125; et nous ferons remarquer que l'épidémie était alors à Vienne à son plus haut degré d'intensité. Remèdes mis en usage. *Veratrum, Cuprum, Alcool camphré, Acidum phosphoricum, Lavements d'eau glacée.*

(1) Le père Weith était docteur en médecine et auteur très estimé, avant d'embrasser l'état ecclésiastique.

Voici les résultats des divers traitements homœopathiques dont nous avons parlé.

	Malades.	Guéris.	Morts.
Dr SCHROETER.	27	26	1
Dr LICHTENFELS.	40	37	3
Dr VRECKA.	144	132	12
Dr SHULLER.	31	25	6
Dr SEIDER.	109	86	23
Dr BAKODY.	154	148	6
Dr GERSTEL	330	298	32
M. HANUSH.	84	78	6
LE PÈRE WEITH, M. D.	125	122	3
Dr QUIN	29	26	3
	1073	998	95

La vérité m'oblige de convenir que tous les malades dont j'ai fait le relevé ci-dessus ont été traités dans leurs maisons, et que chez une partie seulement la maladie avait atteint son apogée d'intensité. Il ne faudrait sans doute pas s'attendre à obtenir les mêmes résultats dans les hôpitaux où les malades ne sont trop souvent portés qu'à la dernière extrémité. Cependant le traitement que j'ai décrit a combattu avec succès quelques-uns des cas désespérés où les moyens ordinaires n'offraient

aucune chance favorable. Il m'eût été facile de citer encore la pratique de plusieurs médecins homœopathes, mais dans l'incertitude du nombre exact de malades qu'ils ont eu entre les mains, j'ai dû ne point en parler.

Depuis l'invasion du choléra à Paris, la faiblesse de ma santé m'a rendu impossible de me livrer à l'observation de cette maladie, comme j'aurais voulu et dû le faire. Quelques jours de fatigues ou quelques veilles suffisent en ce moment pour m'aliter. Cependant j'ai eu à traiter plusieurs cas, dont quelques-uns étaient graves. Le traitement recommandé dans cet opuscule a toujours parfaitement répondu à mon attente.

Je ne parlerai point ici des nombreuses personnes qui ont eu recours à l'esprit de camphre, qui n'avaient d'autre mal que la peur du choléra et de légers symptômes insignifiants.

Plusieurs fois j'ai été appelé auprès de malades chez lesquels je n'ai reconnu aucuns symptômes caractéristiques de choléra. Ils avaient une diarrhée, chronique chez les uns, causée accidentellement chez les autres par une indigestion, quelquefois des nausées, des vomissements, provenant d'écarts de régime. D'autres cependant étaient véritablement atteints par l'épidémie.

Beaucoup avaient fait usage de l'esprit de camphre avant mon arrivée. Ceux-là, je les ai généralement trouvés en transpiration abondante; cessation des vomissements, diminution des évacuations alvines; crampes, coliques moins fréquentes et moins violentes; quelquefois le froid des pieds et des mains, leur couleur bleue, n'avaient pas encore disparu. Dans la plupart des cas, je me suis borné à suspendre l'usage de l'esprit de camphre, à tranquilliser les malades et à ordonner l'eau glacée pour boisson.

J'ai reconnu qu'ils avaient véritablement le choléra, à la diminution et quelquefois même à la suppression totale de l'urine, à la faiblesse extrême, à la lenteur du pouls, aux vertiges éprouvés dès que l'individu quittait la position horizontale. Ces symptômes se prolongeaient souvent pendant quelques jours. Au moindre écart de régime, ils étaient menacés d'une rechute, et, chez la plupart, le cercle livide autour des yeux a subsisté pendant la convalescence.

Dans certains cas, le mal avait fait trop de progrès avant que la personne eût pu se procurer de l'esprit de camphre; ou elle avait pris simultanément avec ce remède d'autres médicaments, tels que laudanum, etc. Alors, quoique j'aie trouvé l'état déjà considérablement modifié, cependant des symptômes menaçants subsistaient encore, et

souvent même allaient croissant. Alors, le moment convenable pour l'administration de ce médicament étant passé, j'ai employé quelques-unes des substances ci-dessus mentionnées, selon les indications.

D'autres fois j'ai été appelé auprès de malades qui n'avaient pas eu recours à l'esprit de camphre, mais à d'autres médicaments, et chez qui le choléra avait fait des progrès très rapides. Ce sont les cas que j'ai eu le plus de peine à guérir, et où la convalescence s'est le plus prolongée. En total, j'ai été appelé auprès de 57 personnes : 38 n'avaient point de symptômes du véritable choléra ; 19 étaient réellement attaqués. De ces derniers, 9 furent guéris par l'esprit camphré, 7 par l'esprit camphré suivi d'autres remèdes homœopathiques. Quant aux 3 autres, la maladie était déjà trop avancée pour que j'aie pu espérer obtenir de bons effets du camphre : je ne l'ai point donné. Aucun des malades que je viens de citer n'a atteint le troisième degré, celui de collapsus.

Deux malades seulement ont atteint la quatrième période; l'un était menacé d'une fièvre cérébrale; l'autre avait une gastro-entérite. Tous deux ont été guéris ; le premier, par l'*Aconitum* trois fois répété, et une dose de *Belladona ;* le second, par l'*Aconitum* cinq fois répété, la *Nux vomica* et le *Rhus toxicodendron*.

On peut remarquer que toutes les fois que les malades ont fait usage de l'esprit camphré, la guérison a été facile. Sur les 19 cholériques, 5 seulement m'ont donné de graves inquiétudes pendant plusieurs heures.

Les médicaments que j'ai employés à Paris sont : l'*Esprit de camphre*, *Cuprum veratrum*, *Phosphorus*, *Acidum phosphoricum*, *Arsenicum*, *Aconitum*, *Belladonna*, *Nux vomica*, *Rhus toxicodendron*. Ces remèdes feront juger des cas que j'ai eu à traiter.

Je pourrais rapporter ici, avec détails, plusieurs cas de choléra que j'ai traités, mais ce serait m'écarter du but que je me suis proposé ; cependant je crois devoir en citer un, parce que le diagnostic et le pronostic avaient été tirés avant que je n'aie vu le malade, par un médecin distingué, qui s'est beaucoup occupé de choléra.

Le premier mai *Henri Thuillier*, âgé de 29 ans, cocher, se leva à cinq heures et demie du matin ; bientôt des coliques assez vives, des nausées, un malaise général, le forcèrent d'interrompre son ouvrage ; il eut 5 évacuations qui se succédèrent rapidement : à peine put-il gagner sa chambre.

Vers 7 heures, 2 évacuations aqueuses et 5 vomissements, dont les 3 derniers uniquement d'un fluide glaireux blanchâtre ; sensation de pesanteur et de brûlure à l'épigastre, profonde adynamie, borborygmes.

Vers huit heures et demie, un des gens de la maison lui donna l'esprit camphré ; à la quatrième dose (8 gouttes en 20 minutes), les accidents s'arrêtèrent, la transpiration se manifesta, ce qui fit qu'on cessa le remède, pensant que l'individu avait eu une simple indigestion, et non le choléra. On se borna à lui administrer une tasse de thé de menthe, avec quelques fleurs de camomille.

Le médecin qu'on avait envoyé chercher, arriva entre 9 et 10 heures. Il reconnut tous les symptômes de l'épidémie, et administra une potion composée de rhubarbe, magnésie, etc. Elle fut rendue sur-le-champ. Il donna le quart d'une mixture contenant ʒ ij de teinture d'opium (laudanum) et répéta ce remède deux fois; mais chaque fois le malade le rendit presque aussitôt. Alors le médecin vit le maître du cocher, et lui exprima l'indispensable nécessité, vu la gravité des symptômes, de faire porter de suite le malade à l'hôpital. Il promit de l'y aller voir, et partit. Le cocher ne voulut absolument point entendre parler d'hôpital : son maître se résolut à le garder chez lui, et m'envoya chercher. Les vomissements et les autres symptômes s'étaient manifestés de nouveau avec violence après les doses de laudanum, il lui fit redonner, en m'attendant, des gouttes d'esprit camphré. Le malade en avait pris 6 doses, de 2

gouttes chacune, lorsque je le vis pour la première fois à midi (1er mai).

Cessation de vomissements et de diarrhée, coliques moins fréquentes et moins violentes; crampes et sensation de pesanteur et de brûlure à l'épigastre, diminuées; les mains n'étaient plus que marbrées de taches bleues, une sueur abondante couvrait le corps. Pulsations du cœur naturelles, borborygmes, suppression d'urine, pesanteur de la tête, pouls faible et lent, soif ardente, grande anxiété, yeux creux et cernés, prostration.

Je fis suspendre l'esprit de camphre, et donnai pour boisson l'eau glacée en petite quantité, souvent répétée. J'ordonnai, si les vomissements recommençaient, de reprendre l'esprit camphré, jusqu'à 4 doses seulement; si ce moyen ne ramenait pas l'amélioration, de donner une dose de *Cuprum* ou une dose de *Veratrum*, selon mes instructions, et de m'envoyer chercher.

Le soir, je revis le malade; il n'avait pris que de l'eau glacée à de nombreuses reprises, et ne se plaignait plus que d'une grande faiblesse, borborygmes, légères coliques à de longs intervalles; il continuait à transpirer beaucoup; les urines avaient peu à peu repris abondamment leur cours, rouges d'abord, ensuite claires, donnant un sédiment blanchâtre. Chaque fois qu'il se levait, il avait des vertiges; il est aujourd'hui en pleine

convalescence. Il n'a pris que l'esprit de camphre.

Je n'ai parlé ici que des faits que j'ai vus et observés moi-même. Tous les jours on me cite de bons effets et des guérisons résultant de l'esprit de camphre. Je ne les mentionne point, n'ayant pu les vérifier et les constater.

Qu'il me soit permis de répéter encore le vœu que j'ai émis au commencement de cet opuscule; celui de voir se multiplier les essais de la méthode homœopathique. J'ai la conviction qu'elle satisfera les médecins qui n'apporteront dans son étude que ce doute louable qui écarte l'erreur sans voiler la vérité.

APPENDICE.

Voici un fait qui est arrivé pendant mon séjour à Vienne, et que j'ai vérifié moi-même sur les lieux : Le docteur Bischoff, professeur de clinique à l'hôpital militaire *Joseph's akademie*, avait la conviction que le choléra n'était pas contagieux. Désirant montrer aux chirurgiens militaires et à ses élèves, le traitement de cette maladie, il fit transporter un cholérique dans la salle de clinique de son hôpital.

Je dois faire observer qu'à cette époque l'épidémie avait tellement diminué d'intensité à Vienne (ville de 360,000 habitants), qu'on ne comptait que 2, 3, au plus 5 malades par jour.

Le 3 décembre 1831, le grenadier *Johann Oravetz* fut apporté dans la salle du docteur Bischoff, avec de légers symptômes de choléra; il mourut le 7.

Le 5, un individu convalescent (entré le 7 novembre pour une pneumonie), qui couchait dans le lit à côté de Oravetz, manifesta des symptômes de choléra, qui prirent, les jours suivants, une grande intensité; il fut guéri.

Le 6, deux garde-malades furent frappés; l'un mourut le lendemain 7, l'autre le 8.

Le 7, le garde-malade en chef fut frappé; il mourut le 13, de fièvre nerveuse consécutive.

Dans la nuit du 8 au 9, vers minuit, deux malades de la salle de clinique furent pareillement atteints; l'un mourut à neuf heures du matin, l'autre succomba le 12.

Le 13, de ces 7 malades, 6 étaient morts; le septième (le pneumonique qui couchait à côté de Oravetz) guérit. Cet homme, qui craignait plus les remèdes que la maladie, ne voulut absolument prendre autre chose que de la limonade.

Quatre chirurgiens assistants, qui avaient veillé les cholériques, tombèrent malades; un seul assez gravement. Ils guérirent tous.

Ainsi, l'on voit que, par l'introduction d'un cholérique dans une salle, presque à la fin de l'épidémie, 10 personnes furent atteintes; et de 11 malades, y compris Oravetz, 6 moururent.

A Tischnowitz, où j'ai soigné des cholériques, nous étions deux médecins, deux chirurgiens et six garde-malades. De ces 10 personnes, 7 tombèrent malades dans l'espace de six jours; une seule, le docteur Gerstel, n'avait pas le choléra, mais une légère diarrhée, provenant de la fatigue. Les trois garde-malades qui ne furent point atta-

qués n'avaient, à cette époque, soigné que des cas de choléra peu graves. Les trois attaqués avaient soigné des cholériques qui moururent. Ils eurent un choléra très violent, 1 mourut; j'eus la plus grande peine à sauver les 2 autres. Aucun des médecins n'a succombé.

Dans un hôpital, en Gallicie, le choléra se déclara dans une salle au premier étage. Immédiatement les médecins du rez de chaussée et du second firent murer les communications avec le premier, et pratiquer en dehors de nouveaux escaliers en bois. Nombre de malades furent attaqués et moururent au premier étage; pas un seul cas de choléra ne se manifesta au rez-de-chaussée ni au second. Cette observation m'a été communiquée par le comte F.... Z.... F...., envoyé en Gallicie par le gouvernement autrichien comme chef de la commission sanitaire.

A Lemberg, le sous-prieur des Carmélites alla confesser un cholérique; étant sourd, il avait l'habitude de s'approcher beaucoup de la bouche des pénitents. De retour au couvent, il se rendit, sans changer d'habits, chez le prieur. A minuit, ce dernier fut pris du choléra, et mourut en huit heures. Le matin suivant, le sous-prieur fut frappé et expira en trois jours. Un novice, qui le soigna,

fut atteint et mourut. Un frère laïque, qui frictionna ces derniers, eut la maladie, mais guérit. Tous les autres habitants du couvent furent immédiatement isolés les uns des autres; beaucoup de précautions furent prises; mais presque tous éprouvèrent une violente diarrhée, qui, cependant, céda aux remèdes.

Le 14 juillet 1831, un cocher arriva de Szolnok à Pesth. (Le choléra, déclaré dans la première ville, n'avait pas encore paru dans la seconde.) Il tomba malade du choléra l'après-midi du jour de son arrivée, fut porté à l'hôpital Saint-Roch, et mourut dans la nuit; le médecin assistant de l'hôpital fut frappé et mourut. Le médecin en chef, le docteur Windisch, fut atteint et se rétablit; mais sa femme, un domestique, son portier, et un prêtre nommé Insalz, logé chez lui, moururent. Le maître de la maison où descendit le cocher, fut attaqué dans la nuit et mourut le lendemain de l'arrivée.

Je pourrais facilement étendre beaucoup ces citations, mais je crois en avoir dit assez pour prouver que l'opinion des non contagionistes ne paraît pas toujours soutenue par les faits.

De Magdebourg, le choléra se propagea dans les environs, et éclata entre autres avec une grande

violence à Osterwettingen, village de huit cents habitants, à deux lieues de la ville. Il n'y avait point de médecin. 80 individus eurent la maladie ; ils firent usage de l'esprit-de-vin camphré, suivant l'ordonnance de Hahnemann : plus de 60 guérirent.

Sur les terres de M. le baron de Schell se trouve une ville (Tischnowitz) et trente-trois villages, assez distants les uns des autres pour qu'il soit difficile d'administrer avec promptitude les secours nécessaires. M. de Schell, convaincu de l'importance de traiter le choléra dès son début, et persuadé de l'efficacité de l'esprit de camphre administré à temps, fit assembler tous les bourgmestres, et donna à chacun une bouteille d'esprit-de-vin camphré, avec ordre de le distribuer par petits flacons dans chaque maison de leur village respectif, en y joignant les instructions nécessaires.

Sur ses terres, de 65 malades, dont plusieurs, attaqués de la variété de choléra la plus dangereuse, avec tétanos, etc., 54 guérirent.

Je dois moi-même la vie à l'esprit de camphre. Je fus subitement atteint du choléra pendant dîner, et sans symptômes précurseurs. Je tombai sans connaissance. Immédiatement transporté dans un lit, dès que j'eus repris mes sens, je recourus à ce médicament, et dès la sixième dose, les crampes,

les efforts pour vomir, la sensation de brûlure à l'estomac, le sentiment d'anéantissement, les vertiges, la lenteur des pulsations du cœur, étaient sensiblement diminués. Les borborygmes, le froid de la face et des extrémités, leur couleur marbrée, ne cédèrent pas si promptement; cependant ils disparurent peu à peu. L'urine ne reprit son cours que vingt-deux heures après l'attaque. Je n'eus point de diarrhée, quoique à chaque instant de violentes coliques me firent croire qu'elle allait se déclarer; elle n'apparut que quarante-trois heures après, et céda à une seule dose de *Phosphorus*. — Bien que mes souffrances ne fussent que peu violentes relativement à celles qu'on observe chez les cholériques, cependant le début fut si subit, que j'ai la conviction intime que si je n'avais pu avoir recours de suite à l'esprit de camphre, j'aurais succombé en peu d'heures. Pendant plusieurs jours, j'ai conservé un cercle livide peu marqué autour des yeux; un grand état de faiblesse, des nausées légères avec vertiges, céphalalgie, constriction de poitrine, qui m'obligeaient à prendre le grand air ou à m'étendre sur un lit. Je dois observer qu'alors j'étais occupé depuis le matin jusqu'au soir à soigner des cholériques, tous les autres médecins étant alités. La fatigue de corps et d'esprit peut avoir été pour quelque chose dans le retard de ma convalescence.

Le cas suivant prouve que, même après plusieurs heures d'invasion du choléra, le camphre peut encore être administré avec le plus grand succès.

Je fus appelé, à deux heures, auprès de Joseph Matuschek, âgé de neuf ans, fils d'un charpentier. Je le trouvai sur le point de passer dans la troisième période : vomissements continuels ; diarrhée ; profonde adynamie ; crampes violentes ; langue froide ; yeux renfoncés avec cercle bleu foncé ; la face d'un bleu livide ; mains et pieds glacés et violets ; les avant-bras marbrés ; soif ardente. Les parents m'ayant dit qu'il venait d'être atteint, je crus devoir essayer, avant tout, l'esprit de camphre. Je lui fis avaler avec peine quatre doses de deux gouttes chacune, de cinq en cinq minutes. Appelé auprès d'un autre malade, je prescrivis aux parents de donner encore huit doses, l'eau glacée pour boisson, et de venir me dire le résultat. Avant d'avoir achevé les huit doses, la diarrhée, les vomissements étaient beaucoup diminués, la transpiration s'était montrée. Je fis éloigner les doses de dix en dix, puis de quinze en quinze minutes.

A cinq heures, je revins le voir. Il y avait encore un peu de diarrhée, les vomissements avaient cessé, la langue était revenue presque à sa température naturelle ; tout le corps, excepté les

pieds et les mains, chaud et en pleine transpiration; agitation continuelle des membres, mais presque plus de crampes; soif très grande. Je fis cesser le camphre, ordonnant de n'y revenir qu'en cas de retour des vomissements et des crampes.

A huit heures du soir, il allait de mieux en mieux; le bleu avait disparu, excepté celui des pieds, qui n'étaient pourtant plus que marbrés.

Le lendemain, à onze heures du matin, je le trouvai assis sur son séant, mangeant des pommes crues; d'où une rechute, que le docteur Gerstel guérit avec le *Veratrum*.

Plus tard, j'appris que lorsque j'avais été appelé pour la première fois auprès de cet enfant, *il avait le choléra depuis vingt-deux heures*. Les parents avaient caché son état, de peur d'être punis, parce que la veille, à un baptême, on l'avait enivré en lui faisant boire de l'eau-de-vie.

A mon départ de Tischnowitz, le magistrat en chef du district me remit une table des résultats obtenus par les divers modes de traitement. Je crois utile de la donner ici :

	Malades.	Guéris.	Morts.
	195	126	39
Traités par la méthode ordinaire. . .	44	19	25
Traités homœopathiquement.	56	53	3
Traités par le camphre, sans médecin.	65	54	11
	165	126	39
Restés en traitement.	30		

Ce tableau me fut donné avec une lettre des autorités, signée par le magistrat en chef.

A monsieur le Docteur Quin.

« Lorsque M. le docteur arriva ici pour observer la maladie du choléra, elle avait atteint dans les villages entourant le château, tant sous le rapport de la quantité des malades, que sous le rapport de la malignité avec laquelle cette épidémie se montra, un tel degré, que souvent, en peu d'heures, la mort s'ensuivait. Il arriva précisément que les médecins se trouvant au château, le docteur Gerstel et les deux chirurgiens Hanush et Linhart étaient alités tous les trois.

» Quoique vous-même, tout aussitôt après votre arrivée, fûtes atteint d'un accès de choléra, vous avez cependant entrepris, dans votre convalescence, avec le zèle le plus humain, le traitement des malades du choléra pendant les jours que le docteur Gerstel était obligé de garder le lit, et avec un tel succès qu'aucun malade ne mourut.

» Les autorités se voient sous l'obligation de vous faire leurs remercîments respectueux pour les secours que vous avez prodigués avec tant d'humanité au sujet de ce district »

Signé, Ernest DIEBLE,
Chef des Autorités.

Tischnowitz, 30 *novembre* 1831.

La nuit même où je reçus cette lettre, deux de mes malades moururent; un troisième atteint dans la nuit mourut avant le matin. Ce sont les seuls que j'aie perdus.

Depuis mon retour à Paris, une table m'a été envoyée par les autorités de Tischnowitz, donnant le chiffre des résultats obtenus depuis le 7 novembre 1831, jusqu'au 5 février 1832. Je la transcris ici :

	Habitants.	Malades.	Guéris.	Morts.
	6671	680	540	140
Traités allopathiquement. . .		331	229	102
Traités homœopathiquement.		278	251	27
Traités par le camphre, sans médecin.		71	60	11
		680	540	140

Extrait d'une lettre de M. le Baron de SCHELL *au Docteur* QUIN.

Tischnowitz, 25 décembre 1831.

« . . . J'ai les meilleures nouvelles à vous donner de vos malades. Depuis la garde-malade, qui mourut le matin de votre départ, nous n'avons plus eu de morts; tous ceux que vous avez quitté malades sont en pleine convalescence. Les deux autres garde-malades sont debout, et le petit Matuschek, quoiqu'il ait eu une rechute après avoir mangé les pommes, est rétabli; je vous cite ces trois cas, qui étaient à ce qu'il me paraît les plus graves à votre départ. » Je ne reviens pas de l'effet

quelquefois presque miraculeux de l'homœopathie, que j'ai vu de mes propres yeux en cette occasion (1), et, certes, si moi ou mes propres enfants étaient atteints de l'épidémie, je n'aurais pas à hésiter entre les deux méthodes. A Tischnowitz, il n'y a plus de malades; mais dans les autres villages de ma terre, le mal commence à augmenter, et c'est sur-tout le village où j'ai établi le médecin allopathe envoyé par le gouvernement, qui souffre le plus. De dix-sept malades, il en a perdu treize en peu de jours. Les pauvres gens sont dans une terreur épouvantable, j'y fus hier avec Gerstel, et nous avons visité tous les malades pour diminuer un peu la peur de contagion qui y règne. Je crains qu'il ne faille encore attendre long-temps avant que nous soyons quittes de ce terrible fléau. Je me sens obligé, cher monsieur Quin, de vous réitérer l'expression des grandes obligations que nous vous devons; je vous remercie de tout mon cœur pour l'humanité et l'activité avec laquelle vous avez bien voulu secourir de votre art mes pauvres paysans, pendant la maladie du docteur Gerstel; moi autant qu'eux s'en souviendront toujours avec la plus vive reconnaissance. Nous sommes toujours inquiets sur l'état de votre santé, et désirons savoir si l'accès du choléra, qui

(1) M. le Baron de Schell me servait d'interprète pendant la maladie de M. Hanush, et m'accompagnait dans les chaumières avec la bonté et l'humanité la plus remarquable.

vous prit si subitement chez nous, n'a pas eu de suite fâcheuse, etc., etc. »

Extrait d'une seconde lettre de M. le Baron de SCHELL *au Docteur* QUIN.

Tischnowitz, 5 février 1832.

..... Mon jeune médecin Hanush, que vous avez laissé encore chancelant entre le nouveau et l'ancien système, est tout-à-fait converti, depuis votre départ, à l'homœopathie. Les résultats obtenus par vous et le docteur Gerstel, l'ont trop frappé, pour lui permettre de ne pas mettre la nouvelle méthode à l'épreuve. Je fus obligé de le placer dans une ferme éloignée, d'où il avait plusieurs villages à soigner; il se trouva si bien de l'homœopathie, que de 84 malades de choléra qu'il eut à traiter, il n'en perdit que 6; il employa les mêmes moyens qu'il a vus mis en pratique par vous et Gerstel. Pas long-temps après votre départ, mon forestier en chef et sa femme prirent le choléra en même temps: comme il n'avait pas grande confiance dans l'homœopathie, je fis chercher de suite le docteur Mekarsky, médecin envoyé de Vienne pour le traitement du choléra, et le chirurgien Trisker aussi envoyé de Vienne, où il avait été employé avec beaucoup de succès dans les hôpitaux. Le mari transpira bientôt et fut hors de danger, mais la femme alla de mal en pis. Mekarsky vint plusieurs fois le jour. Trisker ne

bougea pas de son lit. On lui donna l'infusion d'ipécacuanha, l'infusion de valériane, l'opium, ainsi que tous les autres moyens allopathiques. Tous furent inutiles. Vers le soir, ces messieurs lui firent prendre des gouttes de lauro-cérasus. Elle était couverte de vésicatoires qui ne firent aucun effet. Je suis allé la voir plusieurs fois dans le courant de la journée, et la trouvai chaque fois plus mal. Je revins à dix heures du soir ; elle était alors dans la troisième période : sans pouls, le corps froid et raide comme du marbre. Les vomissements et les évacuations avaient cessé ; elle ne parlait plus, et ne connaissait plus personne ; enfin, elle était à l'agonie. A minuit, Trisker me déclara qu'elle était perdue, qu'il n'y avait pas le moindre espoir de la sauver. Je courus chez moi, et persuadai avec peine à Gerstel d'aller la voir et de faire un essai. Il céda à la fin à mes instances, et commença par lui donner quelques fortes doses de camphre ; tant pour neutraliser, autant que possible, l'effet des médicaments déjà donnés, que pour ranimer la vitalité. Il fit en même temps donner des lavements d'eau glacée. Ensuite il donna trois doses de *Veratrum*, à des intervalles d'une demi-heure. A cinq heures du matin, Gerstel donna l'heureuse nouvelle aux parents, aux amis, au curé et aux médecins, qui étaient assemblés dans la maison, que la malade était sauvée. Elle le fut effective-

ment, et se porte aujourd'hui à merveille. A peine le pauvre Gerstel fut-il couché, que je fus obligé de le faire appeler. Une cholérine des plus fortes m'avait pris tout d'un coup. L'esprit de camphre, les lavements d'eau glacée, et le phosphore firent si bien, que le soir tout danger fut passé. Mais je ne fus entièrement rétabli qu'après huit jours, etc., etc.

Extrait d'une lettre du Conseiller Docteur HAHNEMANN *au Docteur* QUIN.

Mon très cher ami,

Je vous suis bien obligé des détails de vos recherches sur la nature du choléra et de son traitement convenable par l'homœopathie. Vous aviez raison, et mes propres recherches me l'ont prouvé, que la cholérine dégénérant en choléra, est la maladie la plus dangereuse..... J'avais déjà appris du docteur Gerstel votre attaque de l'épidémie, et votre guérison par le camphre. Je vous félicite de votre rétablissement, et je rends grâce à l'Être suprême de vous avoir conservé pour les malheureux qui ont besoin de vos secours éclairés. Votre succès dans le traitement du choléra est d'autant plus remarquable que vous ignoriez la langue moravique. Je vous envoie la lettre que le docteur Gerstel m'a écrite au sujet du choléra, pensant que cela vous intéressera. Tout ce que vous m'avez

écrit sur son compte, m'a donné très bonne opinion et de ses talents et de son cœur; et je suis bien aise que notre cause ait gagné une personne si estimable.....

Je ne manquerai pas de vous tenir au courant de tout ce qui regarde le traitement du choléra, ainsi que de notre art en général, et je vous prie de ne pas oublier de me communiquer tout le fruit de vos expériences, et les progrès que fera notre science chez vous.....

Que le bon Dieu vous conduise dans votre patrie, et seconde vos efforts à enseigner à vos compatriotes l'art de guérir, conforme aux dictées de la nature.

Votre sincère et affectionné ami,

Samuel HAHNEMANN.

Cothen, le 4 février.

Lettre du Docteur GERSTEL *au Conseiller Docteur* HAHNEMANN.

..... Le docteur Quin est arrivé à Tischnowitz pendant les premiers jours de l'épidémie, qui y avait éclaté avec une grande violence, afin de pouvoir l'observer. Aussitôt son arrivée, il en fut atteint, mais se guérit promptement lui-même avec l'esprit de camphre. Les deux chirurgiens étaient atteints du choléra; j'étais alité; les fatigues de jour et de nuit m'avaient occasioné un état fébrile et la diarrhée. Le docteur Quin entreprit de traiter les

malades, malgré l'état de faiblesse où le laissa son attaque de choléra. Il obtint des succès tels que, sur plus de 30 malades, il n'en perdit que 3. Il a vu tous ceux que j'avais déjà traités, et a eu lui-même des cas extrêmement graves....

.... Ordinairement, la maladie atteint son plus haut degré d'intensité avec une rapidité telle, que j'ai rarement pu employer l'esprit camphré.

.... Voici un cas remarquable : M. Fischer, chirurgien à Brünn, avait sauvé 4 malades dans la 3e période, avec le *Carbo vegetabilis* : ce succès nous détermina à l'employer sur une jeune fille déjà dans la 3e période, celle d'asphyxie. Le choléra l'avait frappée avec une rapidité telle, qu'au bout de 5 heures elle avait la figure hippocratique, froid glacial aux pieds, aux mains, aux joues, à la langue; stupeur; œil renfoncé avec cercle livide ; extrémités et figure bleues ; crampes très violentes ; vomissement et diarrhée continuelle. Je lui fis prendre le *Veratrum* 12e att., et dis de lui donner une demi-heure après le *Veratrum*, 30e att. Malheureusement on la frotta avec de l'esprit de camphre : les bons effets de ce médicament furent détruits. Je la trouvai sans pouls, froid glacial, sueur froide : les vomissements, la diarrhée, les crampes cessés ; respiration laborieuse, pénible ; visage, menton et extrémités d'un bleu-violet ; langue comme la glace : désespérant de la sau-

ver, j'essayai cependant le *Carbo vegetabilis*, 30e att. Je la revis quelques heures plus tard : visage et extérieur peu changés ; extrémités encore bleues, mais moins froides ; langue et joues aussi moins froides ; pouls élevé ; état de stupeur durant encore. A onze heures du matin, je lui donnai le *Veratrum*, 12e att. avec un peu d'eau glacée. A huit heures du soir, je la retrouvai le corps brûlant ; la couleur bleue avait presque disparu. Langue chaude, sèche ; nausées ; les carotides battant violemment ; visage couleur de terre ; tête brûlante ; plus de stupeur ; de l'assoupissement. Je donnai la *Belladonna*. M. Quin et moi étions au lit, malades ; elle ne put avoir tous les secours qu'exigeait son état. Cependant M. Quin la vit le lendemain matin, à onze heures, et la trouva avec une fièvre typhus. Il employa l'*Acidum Phosphoricum*, 3e att. ; une légère amélioration s'en suivit ; mais le soir, elle était plus mal. A dix heures, il lui donna le *Rhus toxicodendron*, 30e att. Le lendemain matin, l'enfant était tout-à-fait hors de danger. Elle ne prit plus d'autre médicament, et elle est aujourd'hui en pleine santé. M. Quin, qui n'a pas eu le temps, avant son départ, de vous écrire d'ici tout ce qui s'y est passé, m'a dit qu'il vous en adresserait les détails de Vienne....

FIN.